

Écriture Migrante / Migrant Writing

Danielle Dumontet / Frank Zipfel (Eds.)



PAS SAGEN
PAS SAGES

Transdisziplinäre Kulturperspektiven
Transdisciplinary Cultural Perspectives
Perspectives Culturelles Transdisciplinaires

OLMS

Danielle Dumontet / Frank Zipfel (eds.)

Écriture Migrante / Migrant Writing

2008

Georg Olms Verlag

Hildesheim · Zürich · New York



CONTENTS

Danielle Dumontet/Frank Zipfel

Introduction 1

Frank Zipfel

Migrant Concepts:

Multi-, Inter-, Transkulturalität, métissage/créolisation

und *hybridity* as new paradigms for literary criticism 5

Thomas Wägenbaur

Mind as Motion: Cognitive Aspects of Literary Migration 27

Pierre Halen

À propos des modalités d'insertion

des littératures dites de l'immigration ou migrantes

dans le système littéraire francophone 37

Véronique Porra

Et s'il n'y avait pas de « méridien littéraire » ...

Pour une relecture de la relation centre-périphérie

à la lumière des littératures migrantes en France et au Québec 49

Clément Moisan

Pour une poétique historique de l'écriture migrante.

L'exemple du Québec 69

Daniel Chartier

De l'écriture migrante à l'immigration littéraire:

perspectives conceptuelles et historiques

sur la littérature au Québec 79

Danielle Dumontet

Pour une poétique de l'écriture migrante.

L'exemple du Québec 87

Lise Gauvin

Filiations et Filiatures: modalités et usages de la parole

chez deux écrivains migrants, Micone et Pasquali 109

Peter G. Klaus

Fantastique et réalisme merveilleux:

l'apport des écrivains haïtiens à la littérature québécoise..... 123

Françoise Naudillon

Femme en Migrance de mère..... 135

Hafid Gafaïti

Littératures transnationales d'Europe et des Amériques:

Mauricio Segura, écrivain ,beur' du Québec..... 145

Anne de Vaucher Gravili

La littérature migrante en Italie. La traduction de

Le bonheur a la queue glissante d'Abla Farhoud..... 155

Immacolata Amodeo

Migrant Tongues: German – and its Others 167

Selom Komlan Gbanou

Migration et identité littéraire:

les écrivains africains d'Allemagne..... 179

Régine Robin

Poétiques de la ville,

déambulations et nouveaux flâneurs..... 201

Participants 217

Daniel Chartier

**DE L'ÉCRITURE MIGRANTE À L'IMMIGRATION
LITTÉRAIRE : PERSPECTIVES CONCEPTUELLES ET
HISTORIQUES SUR LA LITTÉRATURE AU QUÉBEC**

Depuis le début du 19^e siècle, le Québec vit dans un contexte d'immigration américain : l'apport constant de populations nées à l'étranger, maintenu depuis deux siècles autour de 10%, n'a pas connu de variations importantes, mais il a assidûment contribué au cours des décennies à façonner l'identité et la culture. Pourtant, les années 1980 ont vu comme une nouveauté le surgissement d'une culture de l'immigration : celle-ci est apparue, notamment en littérature, comme un courant original, tant par son ampleur, son inscription critique que par la place centrale qu'elle a fini par occuper au sein du champ littéraire. Des œuvres, tour à tour appelées immigrantes, migrantes, métisses ou plurielles, ont formé, au cœur même de la littérature québécoise, un courant nouveau et dominant dont l'histoire littéraire doit désormais tenir compte, en cherchant tant à l'apprécier esthétiquement qu'à en juger le rôle dans le déplacement des paradigmes qui définissent la littérature et la vie littéraire au Québec.

Si l'intérêt premier des critiques a porté sur ce que le poète d'origine haïtienne Robert Berrouët-Oriol a nommé en 1986 « les écritures migrantes » (Berrouët-Oriol 1986 : 20), la problématique s'est rapidement élargie à d'autres perspectives. Pour les analystes et les historiens, l'attention portée à ce corpus a permis la considération de nouveaux objets à la confluence de l'esthétique, de la démographie et de la sociologie, qui forcent aujourd'hui à reconsidérer à la fois la méthodologie sur laquelle repose la discipline de l'histoire littéraire, ainsi que la détermination des frontières historiques sur lesquelles se sont fondées la culture et la littérature du Québec. Le courant des écritures migrantes de la fin du 20^e siècle a ainsi attiré l'attention sur d'autres phénomènes, dont l'immigration littéraire, qui induisent la nécessité de relire des œuvres connues du passé – celles de Louis Hémon, de Marie Le Franc, de Jules Paul Tardivel, de Monique Bosco ou de Naïm Kattan – et de découvrir des œuvres et des corpus entièrement laissés dans l'ombre : les récits de Sui Sin Far, première écrivaine d'origine asiatique d'Amérique du Nord, qui a passé la plus grande partie de sa vie à Montréal mais qui est absente du discours critique ; les écrivains d'origine hongroise des années 1950 et 1960 ; la vie littéraire yiddish, récemment mise en lumière par Pierre Anctil, etc. Le courant de la fin du 20^e siècle a donc enclenché un mécanisme plus vaste, qui vise à réexaminer les paramètres du passé et à appréhender des œuvres nouvelles ; dans bien des cas, les bases méthodologiques de l'histoire littéraire s'en trouvent questionnées : comment en effet poursuivre un projet historiographique basé sur des sources premières et secondes quand ces sources n'ont pas toutes été conservées dans la mémoire institutionnelle ? Il s'agit de se demander comment, dans certains cas, on peut arriver à écrire l'histoire du silence.

Rappelons – et il s’agit d’une des plus grandes originalités de l’immigration littéraire au Québec – que les écrivains nés à l’étranger forment le cinquième des écrivains du Québec, soit le double de la proportion immigrée que l’on retrouve dans la population en général¹. De plus, pour les écritures migrantes, on constate que la prise en charge critique du phénomène s’est effectuée autant sur les instances de production et de réception (fondation de maisons d’édition : Naaman (1973), Guernica (1979), Humanitas (1983) et CIDIHCA (1985), et de revues *Vice versa*, *Mæbius*, et *Spirale* au cours des années 1970 et 1980), sur l’élaboration d’un projet esthétique, notamment avec les concepts de culture immigrée², de transculture et d’hybridité culturelle (voir Simon 1999), que sur la reconnaissance non-marginalisée d’œuvres majeures : *Les gens du silence* de Marco Micone en 1982, *La Québécoise* de Régine Robin en 1983, *Passages* d’Émile Ollivier en 1991, *Les lettres chinoises* de Ying Chen en 1993 et *Littoral* de Wajdi Mouawad en 1999.

De nouveaux champs d’exploration se sont ouverts tant par l’immigration littéraire que par les écritures migrantes, tels l’évolution des provenances des écrivains, la problématique liée à l’utilisation des langues, française, anglaise ou yiddish, la pratique des genres ainsi que les possibilités de traductions ; toutes ces questions introduisent des problématiques restées jusque-là inexplorées. La liste des maisons d’édition, des périodiques et organismes culturels fondés par les écrivains émigrés démontre aussi une implication qu’il ne faudrait pas ignorer : actifs dans leur communauté (fondations de périodiques ethniques : *American Celt*, *Bulletin d’Haïti*, etc. ; de maisons d’édition, d’associations et d’organismes : Congrès juif canadien, Association France-Haïti, etc.), ils l’ont été également dans la société tout entière par la participation à la fondation des structures mêmes de la culture et de la société du Québec : Collège Sainte-Marie, Université Laval, Éditions de l’Hexagone, Théâtre du Rideau vert, École nationale de théâtre, *Parti pris*, Festival Métropolis Bleu, etc.

Ces réflexions s’inspirent de trois considérations, toutes liées à l’émergence du corpus des écritures migrantes au Québec au cours des décennies 1980 et 1990. D’abord, il faut considérer un effet de temporalité : il y a déjà un quart de siècle que les premières marques de ce changement se sont manifestées dans le champ littéraire québécois. Nous ne sommes donc plus dans le courant des écritures migrantes, qui relève maintenant de l’histoire littéraire : il faut désormais poser la question de la mémoire et de la suite à donner à cet important phénomène. Deuxièmement, on ne peut considérer les écritures migrantes de manière isolée, ni faire l’économie d’établir des liens avec les courants littéraires précédents (et futurs) de la littérature québécoise. Dès les années 1960 et 1970, le champ littéraire et culturel appelait un changement de paradigme pluridisciplinaire : les modifications apportées à la loi fédérale de l’immigration (1968), l’amorce d’un déclin démographique, le partage du français, affermi par les lois linguistiques comme langue commune (1977), les transformations post-référendaires du nationalisme québécois (1980), mais aussi l’influence transversale du postmodernisme et des réflexions sur l’identitaire, adjointe à un changement générationnel chez les écrivains, ont provoqué un

1 Voir à ce sujet Chartier 2003.

2 Entre autres dans Micone 1990 et Micone 1985.

climat favorable à la formation de ce courant. Ainsi, du point de vue du champ littéraire, on constate que la littérature québécoise est restée tout aussi sensible dans les années 1980 et 1990 qu'elle l'était auparavant aux déterminations extérieures (identitaires, démographiques, linguistiques, etc.), signe de sa situation de « littérature mineure », toutefois déplacée. Enfin, troisièmement, il faut se demander si les écritures migrantes n'imposent pas une révision de la méthodologie même de l'histoire littéraire, rendue nécessaire pour éviter que le courant migrant ne tombe dans l'oubli. Cet oubli ne serait malheureusement pas le premier cas d'un courant porteur, ouvert et certes important qui n'est pas retenu par l'histoire.

Outre sa nouveauté thématique et esthétique, le courant des « écritures migrantes » invite à repenser l'histoire littéraire autrement que comme une suite d'œuvres liées entre elles de manière intrinsèque et il pose avec acuité la nécessité de l'interculturel et du pluridisciplinaire dans l'étude historique de la littérature. Il impose entre autres à l'historiographie québécoise de tenir compte de sa situation migratoire américaine, des effets des autres disciplines sur la vie littéraire, ainsi que de l'interpénétration des histoires nationales et communautaires, sans lesquelles tout phénomène perd à la fois son sens et sa valeur. L'apport des « écritures migrantes » ouvre vers le passé un champ d'étude nouveau – celui de l'immigration littéraire – tout en travaillant les paradigmes qui fondaient jusqu'alors les définitions du corpus et de l'histoire nationaux.

Cette réflexion s'appuie sur les prémisses selon lesquelles on ne peut plus penser l'histoire de la littérature comme une suite d'œuvres sans autre lien logique que celui de la chronologie ; à savoir que rédiger l'histoire littéraire doit nécessairement faire appel à l'ensemble des phénomènes qui ont une incidence sur la conception qu'une époque se fait de l'idée de « littérature » et que l'histoire doit surtout chercher à retenir les phénomènes et les œuvres qui ont réussi à modifier la constitution, la structure ou les frontières mêmes de la littérature. Ce changement de paradigme permet de s'ouvrir à des approches pluridisciplinaires (démographie, idéologie, sociologie) et de ne plus se limiter à étudier le champ littéraire seulement dans sa dimension linguistique dominante (liée inexorablement pour le Québec au concept de littérature québécoise, par définition de langue française). Centrant son projet sur un objet plus vaste, la vie littéraire permet de considérer ce qui fonde les marges et les frontières du phénomène littéraire. D'un même mouvement, on finit par éclairer ce qui constitue et alimente la littérature, et on tient compte, dans la rédaction de son histoire, de phénomènes, de courants, d'écrivains et d'œuvres qui avaient été jusqu'ici délaissés et qui, pourtant, nous apprennent aussi ce qu'est la littérature au Québec.

Du point de vue de l'histoire, l'effet du positionnement des « écritures migrantes » au cœur de la définition de la littérature est d'abord inscrit dans sa considération critique, ce qui a induit un déplacement des paramètres qui définissaient jusqu'alors les critères d'inclusion du corpus, ainsi que de nouvelles prémisses dans la méthodologie du projet historiographique littéraire. Ainsi il apparaît nécessaire, pour comprendre et interpréter cette fin de siècle, de considérer le phénomène dans sa multiplicité et de ne pas l'envisager comme la simple apparition de thèmes ou de problématiques nouvelles dans la

littérature : ce qui est ici en jeu est un déplacement systémique, qui force à revoir les frontières du corps, mais aussi la manière de concevoir et de constituer le discours historique.

Nous vivons une période de relative ouverture, ce qui suscite un intérêt véritable envers les minorités, les marges, les exclus et les phénomènes de « l'entre-deux » identitaire. L'expérience de l'histoire nous enseigne cependant qu'il n'en a pas toujours été ainsi et que le présent n'est pas garant du futur. Aussi, dès les années 1990 des inquiétudes ont surgi sur l'avenir des avancées interculturelles : par exemple, en 1992 Lise Bissonnette mettait en garde contre la tentation d'esthétiser trop rapidement une problématique sociale qui reste à certains égards irrésolue : « les grands voyages transculturels semblent se terminer aux portes du politique [...] la transculture s'arrête là où commence le racisme » Bissonnette 1992 : 316) . Les reculs récents dans les campus américains, où l'on conteste entre autres les principes de la discrimination positive qui y sont pourtant apparus, ne sont qu'un épiphénomène qui doit cependant nous inciter à la vigilance. L'intérêt actuel pour la transculture ne garantit pas sa place dans l'histoire, à moins qu'on puisse dès maintenant proposer une interprétation qui en situe la nouveauté par rapport à l'histoire : or, jusqu'à récemment peu d'études ont eu ce souci. Pour s'inscrire dans la mémoire collective, l'immigration littéraire et les écritures migrantes doivent pouvoir être considérées dans leurs particularités ainsi que dans leurs liens avec les courants qui les précèdent et ceux qui les suivront. Nous devons nous méfier des jugements critiques qui excluent l'évaluation esthétique ou qui évitent de tisser des liens avec la trame historique de la littérature : dans les deux cas, le résultat risque d'être un aller simple vers l'oubli littéraire. Le cas des œuvres écrites par des femmes au début du siècle nous apprend qu'il est hasardeux de déterminer esthétiquement un corpus en fonction de ces seuls paramètres. Par exemple, on savait au début du siècle que telle auteure était la plus grande écrivaine canadienne française, mais l'absence de liens avec les œuvres précédentes ou celles des contemporains, ont fait qu'au moment de rédiger l'histoire, on ne connaissait pas la valeur esthétique de ces œuvres par rapport à l'ensemble : aussi furent-elles exclues pendant des décennies. À défaut de prudence, le même déraillement pourrait miner l'expérience de la transculture et des écritures migrantes. Les réflexions sur l'historiographie apparaissent donc essentielles pour assurer la pérennité des propositions esthétiques, politiques et culturelles de ce courant.

Toute considération historiographique doit prendre en compte les particularités du corpus et les changements qui se sont opérés, pour le Québec comme pour d'autres cultures, dans les paramètres qui définissent le corpus national. Déjà, il est clair que les transformations ont été, jusqu'à aujourd'hui, le fait d'un déplacement esthétique et critique et de modifications de réception et d'enseignement. Pour arriver à refléter le pluralisme des œuvres et des écrivains dans les méthodes historiques, certaines conditions apparaissent nécessaires. L'exigence de confronter les points de vue vise à comprendre, dans la multiplicité des positions, (a) que le phénomène est polyphonique et qu'il ne peut être réduit à une seule interprétation ou à un seul objet ; (b) qu'il relève tant de l'histoire que de l'actualité récente ; (c) qu'il est déterminé tant par la situation générale du Québec, celle de ses communautés et celle d'autres pays ; et (d) que, s'il est d'abord littéraire, il est issu de changements politiques, économiques, juridiques et sociaux. Tout en réflé-

chissant aux changements induits par ces considérations, il ne faut pas perdre de vue le devoir de lier la période contemporaine aux périodes qui l'ont précédée et de chercher tant les moments de ruptures que les continuités. Enfin, puisqu'il s'agit de littérature, il faut arriver, tout en tenant compte des autres disciplines, à une explication et à une évaluation qui soit d'abord esthétique, sans quoi l'histoire littéraire ne retiendra le phénomène que pour sa dimension politique et sociale, sans arriver à jauger la valeur artistique des œuvres qui en font partie.

L'une des difficultés d'interprétation du phénomène, à la source de nombreuses dissensions, tient au surgissement de néologismes qui l'a accompagné et au flou notionnel qui empêche le renvoi à des définitions consensuelles. Bien sûr, il apparaît ironique de constater le besoin de définitions claires et univoques, alors que l'une des propositions de la transculture et des écritures migrantes repose sur la nécessité de la mouvance, de l'entre-deux, de la relation dialectique et constructiviste, ainsi que de la multiplicité des points de vue. En matière juridique, Julien Bauer a noté que la définition même de « minorité », à la base de l'immigration et des politiques interculturelles, ne concorde pas, dans les traités internationaux, les énoncés de politiques et les lois. Au Québec, cette ambiguïté s'alimente à celle du partage des juridictions : dans le domaine fédéral, les lois de l'immigration contredisent les politiques du multiculturalisme, qui sont elles-mêmes mises en jeu par celles du bilinguisme, basées sur la notion des deux peuples fondateurs ; sous juridiction québécoise, le concept est d'abord culturel et il a rapidement évolué depuis le dépôt, en 1978, de *La politique québécoise du développement culturel*. Cependant, son application varie selon les ministères et il se base sur une idée de culture tour à tour « un mélange d'ethnicité, de visibilité, d'origine géographique et linguistique » (Bauer 1994 : 25). Pour Bauer, « l'absence de critères précis » n'est pas fécond : il « révèle [plutôt] un vide conceptuel inquiétant ». Ces définitions, rappelle-t-il, « ne sont pas neutres, elles donnent des valeurs, positives ou négatives, aux différents éléments constitutifs de la société » (Bauer 1994 : 26).

La multiplication des appellations conceptuelles n'est pas exclusive au droit : en littérature et en culture, la multiplicité des termes couvre une variété d'objets et de perspectives qui chacun ou chacune comporte ses propres problématiques. En ce sens, une fois établi qu'on ne parle pas exactement d'écritures migrantes lorsqu'il est question d'immigration littéraire, ou de transculture lorsqu'il est question de culture immigrée ou de pluriculturalisme lorsqu'on écrit multiculturalisme, et une fois établi que ces termes recouvrent certes un corpus plus ou moins commun, mais abordé de manière différente, on arrive à dégager un terrain de discussion³. Il y a dans cette richesse de néologismes un chantier considérable pour l'histoire, qui devra arriver à départager les termes, à en identifier l'origine, la portée et la durée ; il en va de ces termes comme des courants : vite ils apparaissent, vite ils sont remplacés. Des termes comme « littérature ethnique », « communautés culturelles », « littérature néo-québécoise », « littérature post-québécoise » portent déjà la marque de l'archaïsme. De nouveaux apparaissent : « écritures migrantes », « écritures (im)migrante » (avec parenthèses), « flânerie migrante », « traduction transcul-

3 Voir à ce propos Moisan/Hildebrand (2001).

turelle », et ainsi de suite. En fait, on peut retenir pour l'histoire que cette profusion est l'une des caractéristiques constitutives de cette période. En ce qui concerne « les écritures migrantes », jusqu'à maintenant le terme le plus utilisé, il faut dans l'histoire de la littérature québécoise les considérer comme *un courant littéraire dominant de 1983 à la fin du 20^e siècle*, qu'il faut distinguer de concepts qui lui sont apparentés : la littérature ethnique, qui renvoie à des éléments biographiques liés à l'appartenance culturelle, sans qu'il y ait pour autant nécessité d'un passage migratoire ; la littérature de l'immigration, un corpus thématique qui traite des problématiques migratoires ; la littérature de l'exil, qui peut prendre selon les cas la forme de la biographie, de l'essai ou du récit de voyage ; la littérature de diaspora, œuvres produites par des émigrés dans différents pays, mais qui se rattachent aux rouages de l'institution littéraire du pays d'origine ; la littérature immigrante, corpus socioculturel transnational des écrivains qui ont vécu cette expérience traumatisante, mais souvent fertile de l'immigration (voir Chartier 2002).

Cette lecture, au regard de l'institution littéraire dans son ensemble, cache cependant des différences qui ne peuvent être comprises que si on tient compte de la pluralité des perspectives communautaires. Si on admet qu'il existe un lien sociologique, institutionnel et esthétique entre le fait d'immigrer et celui d'écrire de la fiction, il faut aussi saisir que les modalités de ce rapport s'inscrivent doublement dans l'histoire de la vie littéraire du Québec et dans celle des communautés. Les différences entre les écrivains se manifestent notamment dans le rapport à la langue, au pays de l'enfance et à la fondation d'institutions distinctes. Par exemple, les écrivains émigrés juifs arrivent au Québec au début du siècle en provenance d'une dizaine de pays d'Europe de l'Est, dans un mouvement général vers les Amériques. L'idée si répandue d'une nostalgie du pays d'origine chez les écrivains émigrés ne peut, dans leur cas, se justifier de manière unique, contrairement aux Italiens émigrés au Québec qui proviennent presque tous de la même région (voir Caccia 1985). De plus, les Juifs émigrés ont une expérience urbaine du pluralisme culturel quand ils arrivent, ce qui facilite leur ascension sociale et les incite à rapidement fonder, comme l'a démontré Pierre Anctil (Anctil 2001), tous les attributs d'une institution littéraire autonome : journaux, librairies, bibliothèques, écoles, maisons d'édition et association d'auteurs. Par contre, leur rapport à la langue est plus souple ; si la première vague écrit en yiddish, la seconde passe au milieu du siècle à l'hébreu et à l'anglais, puis la troisième essaime vers le français. Les écrivains émigrés d'Haïti fournissent aussi des arguments pour qu'on tienne compte des perspectives communautaires : une œuvre comme le roman de Dany Laferrière *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* apparaît humoristique dans une perspective québécoise, mais prend une dimension ironique quand on la replace dans l'histoire socio-esthétique des Noirs en Amérique, par sa reprise des icônes de leur culture, telles que les ont définies pour la littérature Jean Jonassaint (Jonassaint 1986), puis dans une perspective postmoderne, Joël Des Rosiers⁴.

4 Il écrit : « Le problème [pour la littérature haïtienne] est de construire une postmodernité qui ne soit pas soumise à la vitesse et à la consommation, mais ouverte aux mythologies culturelles enfouies : – en quête non du pays d'origine mais de l'imaginaire de tous les lieux où nous avons vécu et où nous vivrons. » (Des Rosiers 1996 : 181)

Les propositions pour l'histoire littéraire sont complexes et elles ne peuvent être énoncées de manière univoque. Pourtant, il s'agit à la fois d'enjeux de survie d'une période d'ouverture ; de l'interprétation esthétique des œuvres issues de l'immigration, du post-modernisme et de la période transculturelle, déclinés selon des perspectives communautaires fort différentes et pour l'identité, de changements systémiques qui déplacent l'opposition entre les générations au profit d'une hybridité culturelle qui n'est toutefois pas exempte de luttes de pouvoir pour la légitimation.

L'une des propositions les plus fertiles pour l'histoire de la vie littéraire consiste à étudier les œuvres issues tant de l'immigration littéraire que des écritures migrantes en fonction de trois perspectives parallèles : la première perspective tient compte des marques, dans le texte, qui formalisent la problématique de l'immigration, de l'exil et de l'étrangeté : par exemple, mais non exclusivement, la passivité narrative, le recours à des comparaisons étrangères pour décrire, comprendre et expliquer les situations et les paysages, l'état de flâneur critique, des attentions récurrentes, notamment pour le Québec à l'hiver, au froid, aux Amérindiens et à la langue. La seconde perspective consiste à mesurer les effets de lecture induits par le texte, le paratexte, le discours de l'auteur, celui de l'éditeur, des critiques et des commentateurs. Dans quel contexte ou dans quelle série littéraire insère-t-on l'œuvre : Ying Chen est rapidement intégrée à une série thématique qui traite des rapports mère-fille, ce qui la place en continuité avec Anne Hébert et la lie sans contredit à la littérature québécoise, sans égard aux lieux, puis dans ses dernières œuvres, au non-lieu de ces récits ; par contre, Marco Micone, surtout avec sa pièce *Les gens du silence*, sert de borne chronologique aux historiens, qui y voient l'une des premières œuvres de la culture migrante : son œuvre s'inscrit donc dans un courant nouveau, dont il symbolise le point de départ. Enfin, la troisième perspective vise à évaluer la situation historique de l'œuvre et de son auteur : dans l'institution littéraire de langue française, comme c'est le cas pour la vaste majorité des auteurs émigrés, ou encore hors de celle-ci, rattachée à une institution multinationale, comme pour les auteurs yiddish du début du siècle ; en communauté fermée, comme le groupe d'auteurs qui écrivent, dans les années 1950 et 1960, en hongrois à Montréal ; ou encore en situation de concurrence entre deux institutions littéraires, comme pour les auteurs haïtiens, revendiqués à la fois au Québec et en Haïti comme auteurs nationaux. Cette situation historique peut aussi être celle des formes, des esthétiques, des courants politiques ou sociaux. Ces trois perspectives – formelle, critique et historique – permettent de s'assurer que les œuvres migrantes ou d'auteurs émigrés puissent être relayées par l'histoire littéraire, sans glissement qui les ferait se perdre dans l'oubli : définies comme des œuvres dont on peut juger de la valeur formelle, de l'inscription critique et historique, elles assurent ainsi leur inscription dans une mémoire qui en respecte l'esprit et la nouveauté.

Ouvrages cités

- Ancil, Pierre (2001) : « Vers une relecture de l'héritage yiddish montréalais ». In : *Études françaises* 37 (3), 9-27.
- Bauer, Julien (1994) : *Les minorités au Québec*. Montréal : Boréal.
- Berrouët-Oriol, Robert (1986) : « L'effet d'exil ». In : *Vice versa*, déc. 1986/jan. 1987, 20-21.
- Bissonnette, Lise (1992) : « La transculture, entre l'art et la politique ». In : Lacroix, Jean-Michel / Caccia, Fulvio (eds) : *Métamorphoses d'une utopie*. Paris et Montréal : Presses de la Sorbonne Nouvelle/Éditions Triptyque, 311-320.
- Caccia, Fulvio (1985) « Introduction ». In : Caccio, Fulvio (éd.) : *Sous le signe du Phénix. Entretiens avec quinze créateurs italo-québécois*. Montréal : Guernica, 9-22.
- Chartier, Daniel (2002) : « Les origines de l'écriture migrante. L'immigration littéraire au Québec au cours des deux derniers siècles ». In : *Voix et images* 80, 303-316.
- Chartier, Daniel (2003) : *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec, 1800-1999*. Québec : Nota Bene.
- Chen, Ying (1993) : *Les lettres québécoises*. Montréal : Leméac.
- Des Rosiers, Joël (1996) : « La génération des écrivains québécois d'origine haïtienne ». In : Des Rosiers, Joël : *Théories caraïbes. Poétique du déracinement*. Montréal : Triptyque, 179-185.
- Jonassaint, Jean (1986) : « Romans et romanciers haïtiens de la diaspora ». In : Jonassaint, Jean : *Le pouvoir des mots, les maux du pouvoir. Des romanciers haïtiens de l'exil*. Montréal et Paris : L'Arcantère et Presses de l'Université de Montréal, 241-258.
- Laferrière, Dany (1985) : *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*. Montréal : VLB.
- Micone, Marco (1982) : *Gens du silence*. Montréal : Québec Amérique.
- Micone, Marco (1985) : « La culture immigrée ou l'identité des gens du silence ». In : *Vice versa* 2 (3), 13-14.
- Micone, Marco (1990) : « De l'assimilation à la culture immigrée ». In : *Possibles*, 14 (3), 55-64.
- Moisan, Clément/Hildebrand, Renate (2001) : *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec, 1937-1997*, Québec : Nota Bene.
- Mouawad, Wajdi (1999) : *Littoral*. Paris : Actes Sud.
- Ollivier, Emile (1991) : *Passages*. Paris : Le serpent à plumes.
- Robin, Régine (1983) : *La Québécoise*. Montréal : XYZ.
- Simon, Sherry (1999) : *Hybridité culturelle*. Montréal : L'île de la tortue.